



Francy Brethenoux-Seguin

Pierre Lebas

## Écrire & Peindre

## Présentation

La genèse du travail proposée par Francly Brethenoux-Seguin et Pierre Lebas trouve sa source dans un processus créatif élaboré à partir de l'écriture de Francly Brethenoux-Seguin et de son intérêt pour l'œuvre d'Edward Hopper. Dans un premier temps, chaque texte proposé dans ce « livre exposition » fut inspiré par plusieurs tableaux d'Hopper à partir desquels l'autrice a proposé une illustration littéraire. Déjà, à cette étape, le travail d'accompagnement des éditions Incorpore a permis à l'ensemble de ces textes de voir le jour sous les titres bilingues *Peindre / Pintar* et *Peindre / Painting*. Dans un second temps, elle suggéra à Pierre Lebas de recomposer une œuvre graphique à partir de chacun de ses textes en évitant de se référer au tableau original. Le premier mouvement de cette aventure part donc de la peinture vers l'écriture. Le deuxième mouvement de l'écriture vers la peinture. Il s'agit d'un processus créatif en cascade. Comme le départ d'un mouvement qui pourrait s'étendre à l'infini.

L'originalité de l'œuvre réside dans l'ouverture d'une porte vers l'infini de l'art par un dialogue sans cesse renouvelé entre l'imaginaire des mots et des images. Il y a une générosité, un partage entre ces deux artistes qui leur ressemblent. Il leur fallait se comprendre. Découvrir l'univers de l'autre. S'accorder. Savoir s'il existait un langage commun. Dépasser son propre horizon créatif pour faire œuvre commune. Construire une mélodie graphique où les mots s'accordent à l'esquisse. Cela fut possible grâce à un grand respect mutuel et à une ouverture d'esprit indispensable au dépassement de l'égo artistique de chacun qui fait trop souvent obstacle à la collaboration artistique.

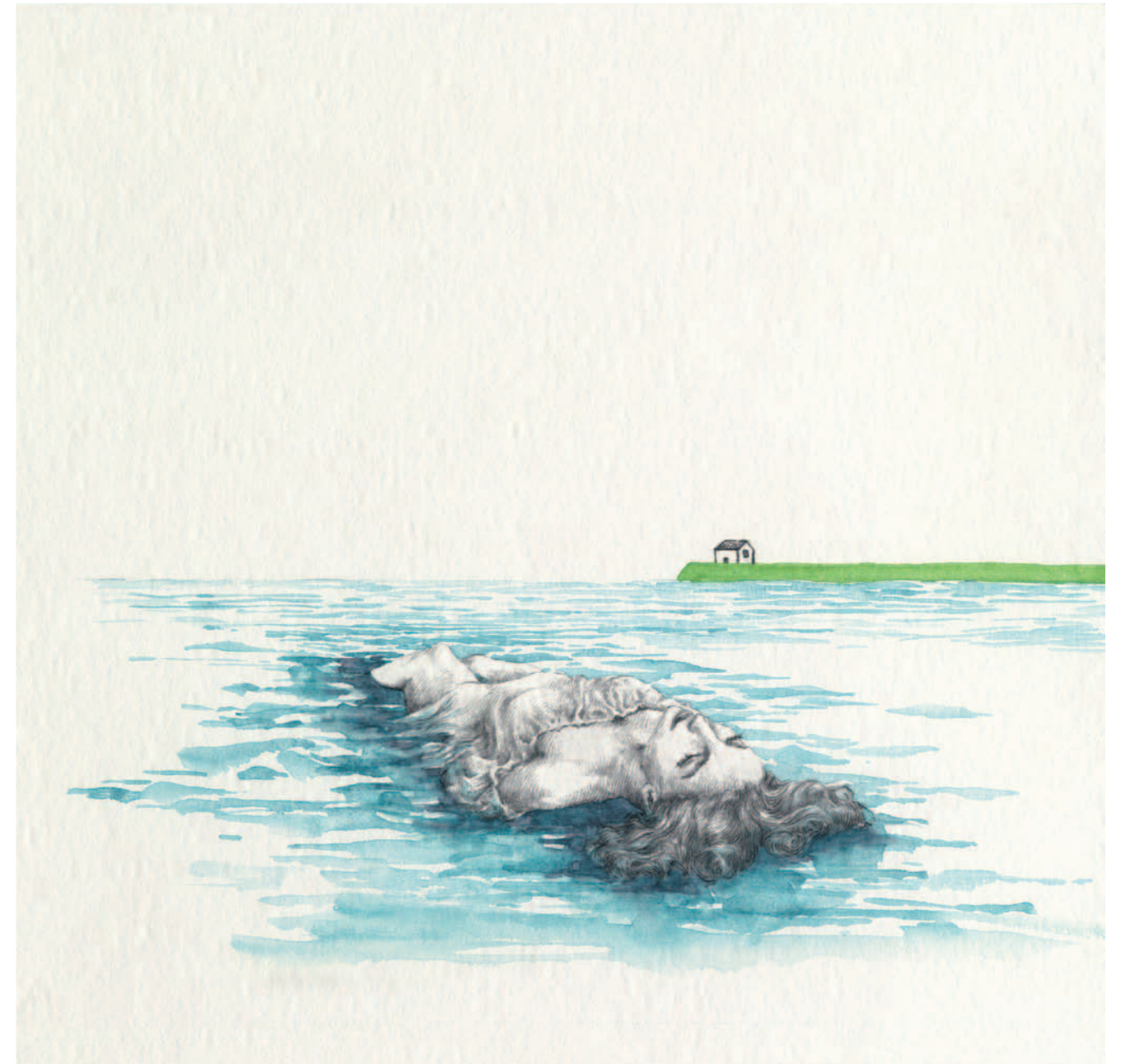
Il y a dans ce travail comme une abolition des frontières. Un aller retour entre deux univers créatifs pour au final en inventer un troisième qui va au-delà de l'union des deux. Cette mise en commun n'enlève rien au travail de chacun bien au contraire : il le renforce pour en offrir une nouvelle dimension. Plus sensible encore. Plus inattendue aussi.

Denis Lenoble



## Sur une plage déserte

Sur une plage déserte une femme assise  
A l'ombre de son chapeau de paille  
Ecrit une longue lettre.  
Le point final posé elle se lève  
Se met en marche vers le soleil bleu.  
La tête dans le chagrin  
Elle vient de quitter celui qu'elle a aimé  
Celui qu'elle aime encore un peu.  
Mais ce peu c'est beaucoup  
Quand on a beaucoup aimé.  
Elle se lève et relève sa robe indigo  
Pour laisser la mousse des vagues  
Rafraîchir ses pieds fins.  
La mer la fait frissonner  
Le ciel se moque de sa noirceur.  
Elle marche, elle marche  
Pour oublier, pour l'oublier, pour s'oublier.  
Le vent salé pique ses larmes intarissables  
Son corps s'alourdit, ses pieds s'enfoncent  
La fatigue, lentement, assoupit sa douleur.  
Elle ralentit, s'arrête puis regarde la mer  
Son visage se tourne vers la presqu'île verte  
Elle aperçoit le toit de sa maison.  
Sur une plage déserte une femme marche  
Et revient vers celui qu'elle venait de quitter.





## Dans le salon

Ils sont dans le salon jaune, celui où elle joue du piano, seulement quand il n'est pas là, pour ne pas l'importuner. Elle ne joue pas assez bien pour ses oreilles à lui. Il est arrivé à dix-neuf heures précises, comme tous les jours, a posé son manteau dans l'entrée puis a pris le journal. Il l'a embrassée sur le front, comme on embrasse un enfant :

— Tu as passé une bonne journée ?

Deux tableaux sans valeur encadrent la porte en bois massif du salon. C'est sa mère à elle qui les leur avait offerts. Ni l'un ni l'autre ne les voient plus depuis longtemps, le quotidien anesthésie le regard.

Il s'est assis dans le fauteuil Chesterfield en velours rouge. Sa chemise blanche au col enserré par une cravate noire contraste avec les couleurs sans éclat de la pièce. Légèrement penché en avant, appuyé sur les genoux, il lit les nouvelles qui n'ont rien de nouveau dans leur répétition : guerres, famines, corruption... Le journal repose sur le bord de la table ronde en acajou. A l'opposé, elle y a abandonné son coude et un peu de sa tristesse.

Assise sur le tabouret du piano, elle l'observe sans rien dire. Elle ne veut pas interrompre sa lecture. C'est un instant important : celui du relâchement, du retour vers le calme. Le calme, elle connaît. Elle s'y cogne tous les jours.

La couleur de sa robe fait écho à celle du fauteuil, la seule proximité qu'ils partagent : le rouge du fauteuil, le rouge de sa robe.

Quand va-t-elle lui dire ? Elle regrette de ne pas l'avoir fait dès qu'il est arrivé. C'est une nouvelle importante tout de même. Pourquoi craint-elle toujours de le déranger ?

Elle se tourne vers le clavier, l'avant-bras sur le cadre noir du piano, un doigt posé sur une touche blanche, un fa précisément. Elle ne frappe pas la note, elle écoute le son muet et fredonne mentalement le prélude de Chopin en mi mineur étudié cette après-midi avec son professeur de piano. Peut-être qu'elle le lui jouera quand elle le saura parfaitement.

Le jour est tombé, il ne l'a pas remarqué. Elle, oui. Le bleu marine de la nuit traverse la longue fenêtre à grands carreaux et alourdit d'autant plus la présence lointaine de son mari. Elle soulève le doigt du clavier, son long cou lisse pivote vers lui :

— Chéri ?





## Sous la véranda

C'est une nuit sans lune, noire, où l'on ne peut pas dormir tant la chaleur moite envahit le moindre souffle d'air. Une nuit de canicule, qui pèse sur les corps, fige les pensées et les sentiments, les siens à elle, particulièrement.

Assis sur le rebord de la balustrade en bois blanc de la véranda, tous les deux gardent le silence. Un sentiment de vide les envahit. Pas besoin de mots pour sentir le poids de l'instant. Il la regarde et ose un : « Tu es revenue tard de la plage. » Le ton est sans reproche, l'inquiétude grande.

— Oui, j'avais besoin de marcher, de me rafraîchir, de réfléchir.

— De réfléchir à quoi, Marion ?

— Rien d'important...

Elle lui répond d'un ton amer, dur et cassant qui lui fait comprendre qu'elle n'a pas envie de poursuivre la conversation.

Il baisse la tête et ses yeux se posent sur son corps dénudé par l'été. Ses seins fermes sont enveloppés dans un soutien-gorge lilas sans bretelles, assorti à un short évasé. Il la désire. Il n'a jamais cessé de la désirer. Il aimerait tant la prendre dans ses bras, lui dire qu'il l'aime. Mais le corps rigide de Marion le repousse sans qu'elle bouge.

Elle se revoit adolescente, assise sur un banc public. Son sac posé près d'elle. Elle observait de jeunes enfants qui jouaient dans un bac à sable. Elle se souvient très bien que c'est ce jour-là qu'elle a rêvé de ce que serait sa vie. Elle l'imaginait dans des pays lointains. Elle la voyait grande sa vie. Elle en était sûre, elle écrirait.

Aujourd'hui, elle se dit qu'elle est passée à côté de tout. Ce n'est pas comme sa sœur Elise. Elle se sent vieille.

Elle se dirige vers la porte d'entrée. Elle s'en veut, elle lui en veut :

— Bonne nuit, je vais me coucher.

— Bonne nuit, ma chérie...





## Au bal masqué

Le visage enfariné, les lèvres couleur sang sur lesquelles le rouge à lèvres fait remonter les commissures vers la joie, vers la dérision ; les paupières barrées à la verticale par deux traits rouges. Ridicule, il est ridicule en clown blanc avec cette collerette en accordéon qui lui serre le cou. C'est ce qu'il sent et ressent dans le regard du couple guindé à l'autre table. Mais il les ignore, comme il ignore ses deux compagnons assis face à lui. L'un déguisé en Monet, l'autre en colonel d'infanterie. Il vient d'allumer une cigarette qu'il laisse se consumer entre ses lèvres. Sur la table ronde cerclée de laiton, il y a une carafe d'eau dans laquelle se reflètent des lampions de toutes les couleurs. Son regard s'y perd.

Emmanuel repense au cours qu'il a donné cet après-midi à son élève préférée. Ce n'est pas qu'elle soit très douée, mais elle est si fragile, si gracile avec sa peau claire et ses cheveux auburn attachés sagement sur sa nuque. Elle l'émeut, elle le touche au plus profond de lui. Il ne sait pas pourquoi.

Pendant la leçon de piano, la bretelle de sa robe rouge a glissé sur son bras. Il ignore ce qui s'est passé. Délicatement, il l'a remise sur son épaule. Naturellement. Comme s'il n'y avait rien d'autre à faire. Elle a retourné son visage vers lui et lui a dit merci. Puis, ni mots, ni notes. Seulement le silence dans leurs yeux.

— Reprenons si vous le voulez bien.

— Quelle mesure ?

— La troisième, s'il vous plaît.

Quand il la voit déchiffrer le prélude de Chopin en mi mineur, il n'écoute pas ses maladresses, mais pense au goût de son baiser si elle lui en donnait un. Il lui arrive de caresser sa cuisse sous sa robe, par la pensée, seulement. Il rêve.

— Alors qu'est-ce que tu fous ? Ça fait un moment que je te cherche !

Il ne l'a pas vue arriver avec sa poitrine vulgaire et son visage outrageusement maquillé.

— Tu m'entends ? Allez, viens danser.

